"I want simply to project a sound, a musical thought, to initiate it then let it find its own trajectory. Sound rays favoring space travel."
(Edgard Varèse)

HUDSON 1 — László Moholy-Nagy had already been waiting for nine hours for his entrance visa. The perspective of another night on the "SS. Manhattan" hardened his resolve to move forward towards the stamp-employees:"I am a professor and some journalists are waiting for me on the dock". On the roof of a skyscraper, he floated above the water and the asphalt. And the foggy skylines in the setting sun. The skyscrapers of Manhattan had been his objective, now they were just a step towards the New Bauhaus. *HUDSON 2* — When "Kaiser Wilhelm 2" entered the port, leaving Liberty Island port-side, Alma and Gustav Mahler could not keep from sobbing on the gangway. The time after that it was no longer the same. Alma had spent four happy Parisian days with her other god Gropius before boarding. *HUDSON 3* — His passport expired, the heimatlos Stefan Wolpe was issued a Palestinian one. He didn't take comfort in having to abandon the Yishuv'. "I read on the ship those lines: 14 Stunden ist New York, ein neues Leben. What do I have to say about this?" From the "New Amsterdam" deck Stefan faced Manhattan with the irresistible desire to shake everything. And to develop his music in this way. *BLUE RIDGE* (Lake Eden — when, upon his arrival, Josef Albers had asked him : What is your expected objective at Black Mountain College? he'd answered through Anni's voice: "open eyes". Augen öffnen. *HUDSON 4* — Rauschenberg seemed haunted by the beginning. He cultivated the myth of origin, sometimes intentionally clouded. He gave the dawn of his new art a new first name, that of grand father Robert come from the Spree to marry a Cherokee. The world begins with an encore. But by erasing an oil pastel drawing by Kooning who'd opened the path, had he wanted to pay him tribute or gum him over? "It's a pleasure to start over again" Cage said of Rauschenberg. "To prepare himself, he wipes de Kooning away."

« Je veux simplement projeter un son, une pensée musicale, l'initier, puis lui laisser prendre sa propre trajectoire. Des rayons de sons favorisant le voyage dans l'espace. »
(Edgard Varèse)

HUDSON 1 — László Moholy-Nagy attendait depuis déjà neuf heures son visa d'entrée. La perspective d'une nuit supplémentaire sur le « SS. Manhattan » l'enhardit à s'avancer vers les préposés aux tampons : « Je suis professeur et des journalistes m'attendent à quai. » Sur la terrasse d'un gratte-ciel, il flotta par dessus l'eau et l'asphalte. Et les skylines foggeux au couchant. Les gratte-ciels de Manhattan avaient été son objectif, à présent ils n'étaient qu'étape vers le New Bauhaus. *HUDSON 2* — Quand le « Kaiser Wilhelm 2 » entra dans le port laissant à babord Liberty Island, Alma et Gustav Mahler ne purent s'empêcher de sangloter sur la passerelle. La fois suivante ce n'était plus pareil. Alma avait passé quatre journées parisiennes de bonheur avec son autre dieu Gropius avant d'embarquer. *HUDSON 3* — Son passeport expiré, l'heimatlos Stefan Wolpe en obtint un palestinien. Il ne se consolait pas d'avoir dû abandonner le Yishuv'. « Je lis sur le bateau ces lignes : 14 Stunden ist New York, ein neues Leben. Qu'ai-je à dire de ça ? » Du pont du « New Amsterdam » Stefan face à Manhattan eut l'irrésistible envie de tout secouer. Et de développer sa musique dans cette voie. *BLUE RIDGE* (Lake Eden — Quand il fut demandé à Josef Albers dès son arrivée : Quel objectif escomptez-vous atteindre au Black Mountain College ? il répondit par la voix d'Anni : « ouvrir les yeux. » Augen öffnen. *HUDSON 4* — Rauschenberg semblait hanté par le commencement. Il cultivait le mythe de l'origine, parfois brouillé intentionnellement. Il fixa l'aube de son art d'un nouveau prénom, celui du grand-père Robert venu de la Spree épouser une Cherokee. Le monde débute par un bis. Mais en gommant un dessin à la craie grasse de Kooning qui avait ouvert le chemin, voulait-il lui rendre hommage ou plutôt le dégommer ? « C'est un plaisir de recommencer » disait Cage de Rauschenberg. « Pour se préparer, il efface de Kooning. »

Pleins gaz

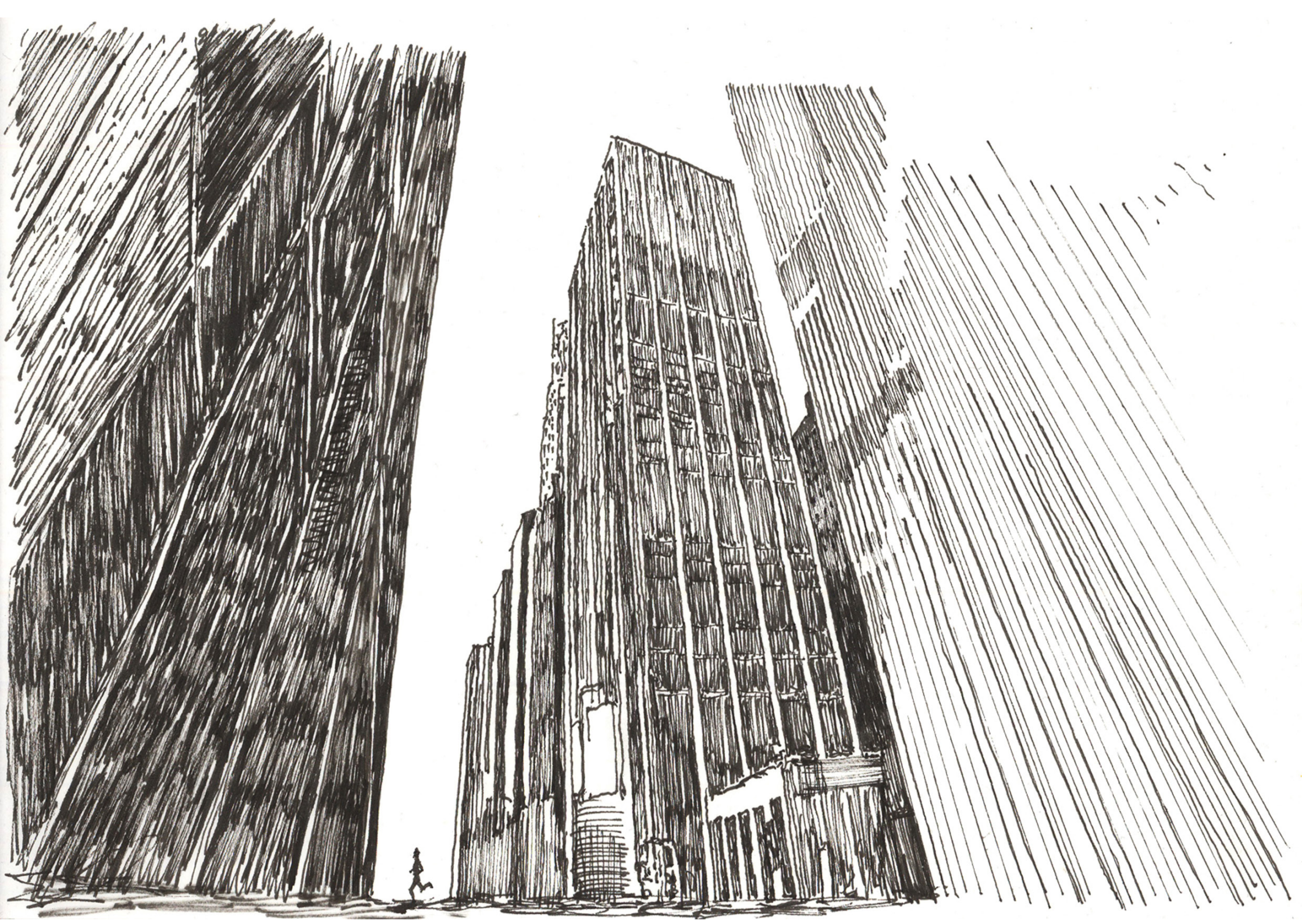
Elle veut secouer chacun par le cou, les étranglant une bonne fois. Ce jour où à Paris, Manhattan, Guilford, Tokyo, Mulhouse, Iowa City, Arkangelsk est le jour où comme un miroir, elle se sent flotter à l'envers vers la vaste mer verte dont les vagues coiffées de blanc lui rappellent la Sibérie. Madrid a le goût d'un macaroon, non pas un américain, mais celui avec une seul o de Ladurée : un macaron. Floral, framboise rouge-rosée. Les souffles profonds, rauques, des intestins du « SS Manhattan » les propulsent, encore, au bas de la côte ouest-est-nord-sud. C'est une mer noire, rouge, morte, fraîche, maréene. Flasque-yoga des voiles, leurs langueurs aux mâts. Qui s'y cramponne à tout force ? Ses yeux se ferment, elle est sur le point de s'endormir alors qu'il demande « Une nuit supplémentaire ? », arrondie sa main la cocoone, à tel point que même à quai elle sent le troublant mal de mer s'apparenter au désir, aux platitudes, à la mort. Il s'agit d'excès au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, signes avant-coureurs de boulimiques histoires à dormir debout, signe qu'elle est presque sur le point d'ouvrir les yeux, les oreilles, de clencher ou de sceller les écoutilles. Il y a quelque chose d'une note, d'une notification, d'une notable stimulation dans le sens où Vivaldi peut crisser comme le jappement d'un chien miniature (du genre de ceux que les vieilles dames mettent dans leurs sacs à mains hyperchers pour ensuite les oublier) ou la cadence qu'emprunte une orchidée pour apparaitre devant son œil, mais qui peut s'avérer être un piranha. Tous ont fait surface, tels des rochers pliés, de grinçant demi-décoquillés, de foireux bois flottés amarrés lessivés à la mâture, cap à l'intérieur des terres vers San Fran, Sao Paolo ou Saint-Tropez. « Il y a trop de saints assis au bord de la mer » conclue-t-elle alors qu'ils sortent d'un port nommé Santo Domingo. Ce n'est pas une voyageuse du dimanche – aprèm. Elle sait de quoi elle parle. Mais voilà, tout n'est qu'une étape, une autre, infinie. Et sa main, encore, tourne sur sa hanche, ceint sa taille, cette caresse ainsi « Tout est pareil » dit-il « rien n'est égal ». Tout est égyptien pour elle, un Rauschenberg Cagé aperçu au travers des portails fermés du Prado, ou est-ce Pompidou ? Ça ou demander : « Quel objectif escomptez-vous atteindre… ? » Elle a toutes les réponses en poche mais personne n'est assez prêt pour y jetter un œil. L'eau monte. Le bleu bleu des notes. Il y a quelque chose dans ses cheveux, ses oreilles, sa bouche. Un goût – le sien ? Ou est-ce le plaisir d'enfin repartir, de se jeter par dessus bord, d'aller nager ? Dégommage des Picasso, Degas, Wyeth, Goya - dans celui duquel elle ne peut détacher son regard, le cannibale lève, d'une main, un troisième bras tel un pillon. Ses dents déchirent un morceau de cuisse. Pas impossible que ce soit des dislocations stridulantes, du fer grinçant contre du fer, des baleines d'acier éclatant hors du brocart corsetant le ventre du navire. Cette croisière arrive à sa fin, son terme, s'échoue sur la barrière de corail aux dents acérées, le bord d'un iceberg, la protusion, sous l'eau, de roches volcaniques.

Le son, Ping, et puis sa réponse.

Full throttle

She feels like shaking everyone by the neck, giving them a good strangling. The day she is in Paris, Manhattan, Guilford, Tokyo, Mulhouse, Iowa City, Arkangelsk is the day she feels like a mirror floating face down over a vast green sea whose waves capped white remind her of Siberia. Madrid tastes like macaroons, not the American but the Ladurée single 'o' kind: un macaron. Floral, rose-pink raspberry. Deep throaty bellows from the bowels of the "SS Manhattan" shoots them off, again, down the west-east-north-south coast. It is a black, red, dead, fresh, tidal sea. The yoga-limp sails langor on their masts. Who's holding on for dear life? Her eyes droop, she is about to drop off, when "*Une nuit supplémentaire?*" he asks, his hand cocooning round her so that even *à quai* she feels the roiling seasickness akin to desire, platitudes, death. This is about excess, in case you didn't know, bulimic tall tale of telltale signals, the sign she is about to open her eyes, her ears, staple or batten down the hatch. There is something of a note a notice a noticeable feigning in the way Vivaldi can screech like a miniature dog yapping (the kind old ladies stuff into overpriced handbags then ignore) or lilt the way an orchid appears in front of her eye, but then it is a pirhana. Everyone has surfaced, rockbent, grating half-shelled, washout washup driftwood set aloft heading inland towards San Fran, Sao Paolo or Saint-Tropez. "There are too many saints sitting seaside," she concludes as they pull out of the harbour labelled Santo Domingo. She is no Sunday-afternoon traveller. She knows what she is on about. But then, everything is just a step, another, infinite. And his hand, again, rounding her hip, waist circled, the caress as "Tout est pareil" he says "rien n'est égal." It is all Egyptian to her, a Caged Rauschenberg spotted through the closed Prado gates, or is that Pompidou? Not much different than asking "Quel objectif escomptez-vous atteindre…? » She has all the answers in her pocket but no one gets close enough to steal a glance. The water rises. The blue blue of the notes. There is something in her hair, her ear, her mouth. The taste—of him? Or is it just the pleasure of starting over, tossing herself overboard, going for a swim? Erasing the Picasso, Dégas, Wyeth, Goya—that one there where she cannot help but look at the cannibal raising a third arm in one hand like a drumstick. His teeth rip through a morsel of thigh. Could be the shriek of breaks, grating iron against iron, steel beltings popping like brocaded fabric off the exploded corset of the ship's belly. This cruise comes to an end, a close, is coming to rest on the sharp-toothed barrier reef, iceberg rim, underwater protrusion of volcanic rock.

The sound, Ping, and then its answer.



(MALÉDICTION DU) NOUVEAU BARRAGE SUR UN LAC

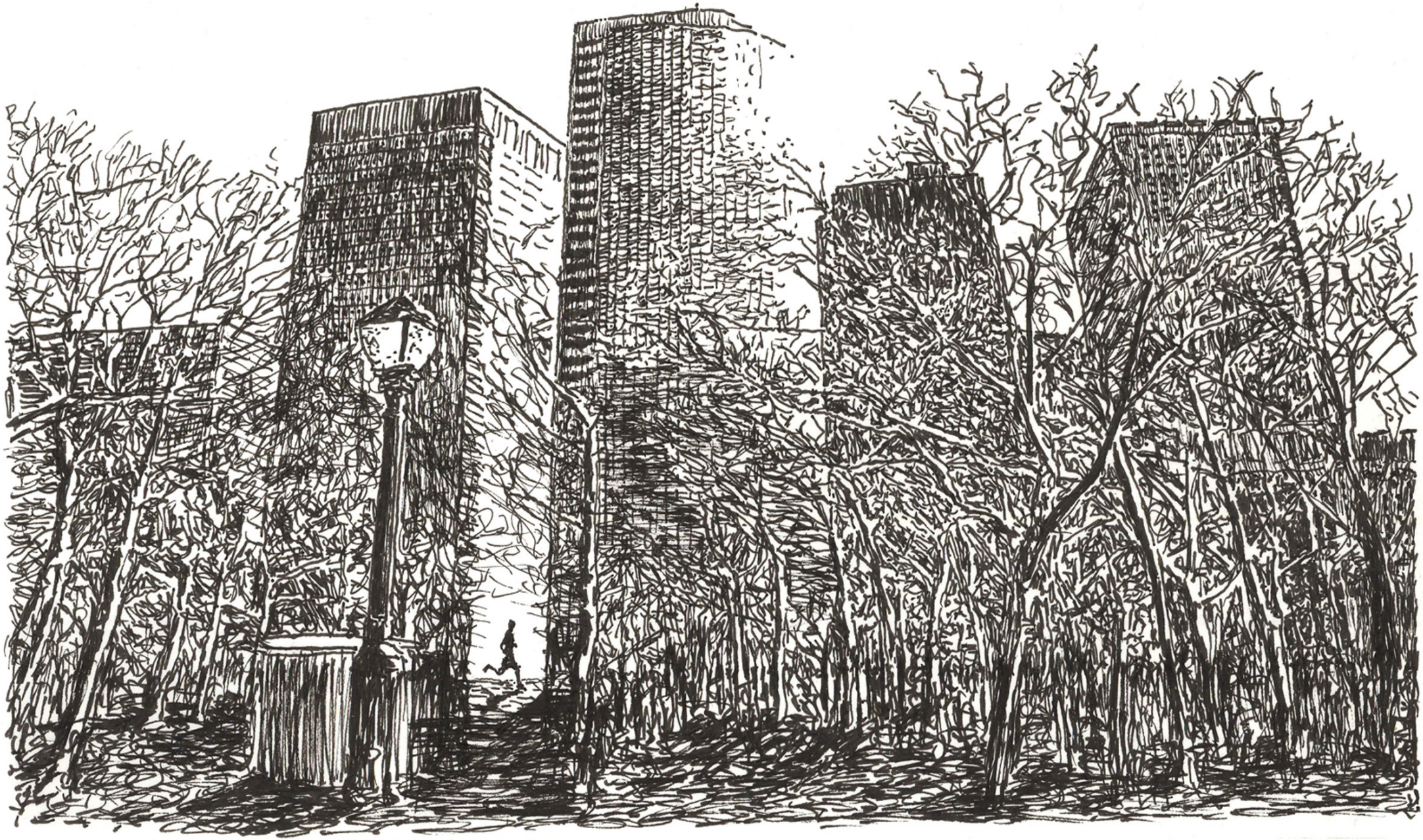
Quand… vos villages sont silencieux et que vous les pensez désertés, les habitants qui autrefois les avaient occupés reviennent les prendre d'assaut —
Chef Seattle, Squamish, 1786-1866

Un rivage solitaire. En lisière de lac. Les esprits parlent. Une vedette sur la surface ouverte de l'eau. Le bon vieux temps du lac quand il n'était pas remué. Quand le petit matin devenait site d'escalade pour les vapeurs. Aussi plat que le rocher : le ciel. Le skieur isolé là-bas. Ce n'est pas là-bas à jamais. Au bon vieux temps je skiais derrière son bateau. Un après-midi de plein fouet. Savait-il que cela ne durerait pas ? Et moi ? Et les esprits ? Ils avaient d'autres préoccupations et ne s'arrêtaient pas souvent pour entendre. Ils continuaient, selon leurs anciennes coutumes. S'ils s'arrêtent au carrefour de maintenant, ce n'est pas fréquent. Seulement si je crie d'impuissance. Ils disent: reste tranquille. Regarde leur histoire. Cette longue histoire étranglée qui est la leur, à eux tous skiant sur le ciel, ou bien marchant latéralement parce qu'ils risqueraient de tomber de l'embarcadère à l'extrémité de la rampe. Au large, une skieuse en maillot de bain, derrière un bateau sur un lac, luttait pour se dresser entre les collines. Après avoir décrit une boucle il était de retour. Je trouvais la poignée triangulaire flottant entre deux eaux, et il repartait alors que je m'extirpais du lac, lourde de ses eaux fraîches, et les pieds lestés des skis en bois je marchais comme il est possible que Jésus ait marché. Et quelle tempête y avait-il, n'y avait-il pas encore. Elle avait eu lieu et aurait encore lieu, mais en cette matinée qui se faufilait dans l'après-midi, nous en avions terminé avec les leçons de l'école et nous skiions comme si nous suivions un navire, le soleil était une voile au-dessus de l'eau qui réfléchissait les étoiles au loin dans l'espace, elles devraient attendre la nuit pour skier à leur tour. Je me souviens de la vieille vedette en bois rayée de bandes rouges et blanches accostée dans le port par tribord. Elle est toujours là, toujours, bien que les années aient passées depuis le début d'un amour qui ne durerait pas. Un petit bateau pouvait séparer les esprits sur le lac s'ils ne nous voyaient pas venir. Ils chevauchaient les crêtes crées par le sillage qui allaient s'élargissant, et moi je glissais dans la vallée peu profonde des eaux entre ces crêtes. Quand le bateau faisait demi-tour, tout en tenant la poignée attachée à la corde qui me reliait à lui, je traversais la crête pour me trouver à l'extérieur du sillage, chaque pied sur son large ski monté sur une lame d'eau ; il conduisait dans l'après-midi qui durerait parce que les esprits mettaient un marque page à cet endroit. Le sillage est une vallée d'eau entre deux crêtes à la suite des hélices du moteur qui moulinent : une pale en haut, une pale en bas, qui monte, qui descend. La pale du haut descendait et la pale en dessous s'élevait, puis retombait de l'autre côté. Et si vous êtes encore debout sur le lac, le pilote continue sa route et n'a pas à décrire une boucle pour revenir, il continue toujours et pour l'éternité.
Amen.

ON A LAKE JUST DAMMED

When…your villages are silent and you think them deserted, they will throng with the returning hosts that once filled them —
Chief Seattle, Squamish, 1786-1866

A lonely shore. The edge of lake. The spirits talking. A speed boat on the open water. The old days when the lake was not stirred as it is now. When early morning was a climbing-post for vapors. The sky flat as rock. That lone skier there. It is not always there for always. The old days I skied behind his boat. On the brunt of an afternoon. Did he know it would not last? Did I? Did the spirits? They have other matters and don't often stop to hear. Going on, on their ancient ways. If they stop at the intersection of now, it is not often. Only if I am screaming in helplessness. They say, be quiet. Look at their history. The long throttled history of them all skiing over the sky, or walking sideways because they could off the dock at the end of the ramp. Out on the water, a skier in a bathing suit behind a boat on a lake struggling to rise between the hills. After a spill, he circled back. I found the triangular handle moving through the water, and he drove again as I pulled up from the fresh lake heavy with water and the old wooden skis to walk as maybe Jesus had walked. And what storm there was, was not there yet. It had been, and would be again, but that morning that slipped into afternoon we pushed through the lessons of school and skied as if following a ship, and the sun was a sail over the water reflecting the stars outward in space that would have to wait until dark to ski. I remember the old wooden speed boat red-and-white-striped along port and starboard. It is always there always, though years passed since the beginning of love, and it would not last. A small boat could part the spirits on the lake if they didn't see us coming. Riding the widening ridges of the wake behind the boat, and I in the shallow valley of water between the ridges. When the boat turned back, I crossed outside the wake, each foot in its large ski over the sharp rise in water as I held the handle tied to the rope that kept me behind the boat he drove into the afternoon that would last because the spirits put a bookmark there. A wake is a valley of water between two ridges left by the churning propellers of the motor on a speed boat, one foot up, one foot down, rising, falling. The foot that was up will fall, and the foot that was down will rise, then fall on the other side. And if you're still standing on the lake, the driver continues and does not have to circle back, but goes on forever and ever.
Amen.



BEYOND THE SEA, THE END OF THE POEM

Jaufres Rudels de Blaia si fo mout gentils hom, princes de Blaia. Et enamoret se de la comtesse de Tripol, ses vezer, por lo ben qu'el n'auzi dire als pelerins que venguen d'Antiocha…

Thus begins la vida of the troubadour Jaufré Rudel, "prince of Blaye, who became enamoured with the countess of Tripoli without having ever seen her because he'd heard good things said of her by the pilgrims who came back from Antioch."

The "lives" of the troubadours festooning the songbooks, which reached us, are not very reliable documents. The one of Jaufré Rudel even less than the others. We only know that, around the middle of XIIth century, a knight with this name–viscount and not prince–became a crusader and set sail for the Orient. We also know that the troubadour Marcabru dedicated a song to some of his fellows, "beginning courteously with Jaufré Rudel ultra mar". But, if the man is practically unknown to us, six poems remain, where the narrator speaks of la terra lonhdana:

> "Love of the distant land, / for you all my heart is doleful / and I can find no remedy…"
> … and of l'amor de loing:
> "Never will I rejoice of love / if I do not rejoice in this love from afar / because I know of no better nor more noble love / anywhere near nor far."

Embroidering upon such lines of verses and on the little they knew of the viscount of Blaye, anthologists composed his vida : Jaufré Rudel, they say, set off to meet the countess of Tripoli, but sickness came as he crossed the sea; dying, he was carried to her, opened his eyes part way for an instant, saw her, thanked God for giving him this vision, then expired in her arms…

Pious invention of theirs, of course. I however believe they guessed right, not about the historical truth–of which they cared little–but about the poetic truth. The troubadours sang of an always-deferred "rejoicing", precious because of that, and worthy to be sung. If ever one of them, by a special favour from on high, finally achieved it, it could only be upon the moment of his death–and beyond the sea.

I want to imagine Jaufré Rudel before the sea, his eyes turned towards the Orient. A lonely shore. The edge of sea. There is over there someone about whom one has said good things. He sings what he loves. He loves what he will not see.: "That no man marvel at me / if I love what I will never see / because in my heart I have no other love / except for that which never have I seen". Did he actually set sail as his vida said and as Marcabru's song seems to testify? We cannot be certain. But if he really is the author of the songs circulating under his name, he knew that at the end of his travels was the end of his poem–and of his life. The "end" in both senses of the word: he poetried, he lived to this end. Like the hero in Chris Marker's movie, that which he never stopped maintaining in himself, the interior vision, was the instant of his own death. Beyond la jetée. Beyond the sea.

AU-DELÀ DE LA MER, LA FIN DU POÈME

Jaufres Rudels de Blaia si fo mout gentils hom, princes de Blaia. Et enamoret se de la comtesse de Tripol, ses vezer, por lo ben qu'el n'auzi dire als pelerins que venguen d'Antiocha…

Ainsi commence la vida du troubadour Jaufré Rudel, « prince de Blaye, qui s'énamoura sans l'avoir vue de la comtesse de Tripoli, pour le bien qu'il en avait entendu dire par des pèlerins revenus d'Antioche ».

Les « vies » de troubadours dont s'ornent les chansonniers parvenus jusqu'à nous ne sont pas des documents très fiables. Celle de Jaufré Rudel encore moins que toute autre. Nous savons seulement que, vers le milieu du XIIe siècle, un chevalier portant ce nom – vicomte et non prince – se croisa et prit la mer en direction de l'Orient. Nous savons aussi que le troubadour Marcabru dédia une chanson à quelques-uns de ses confrères, « en commençant courtoisement par Jaufré Rudel ultra mar ». Mais si l'homme nous est à peu près inconnu, six poèmes nous restent, où le narrateur nous parle de la terra lonhdana :

> « Amour de terre lointaine / par vous tout mon cœur est dolent /et je ne puis trouver remède… »
> … et de l'amor de loing :
> « Jamais d'amour je ne me réjouirai / si je ne me réjouis de cet amour de loin / car je n'en sais ni meilleur ni plus noble / en nulle part ni près ni loin. »

C'est en brodant sur de tels vers et sur le peu qu'ils savaient du vicomte de Blaye, que les anthologues ont composé sa vida : Jaufré Rudel, racontent-ils, s'embarqua pour rejoindre la comtesse de Tripoli, mais la maladie le prit tandis qu'il était en mer ; porté mourant auprès d'elle, il entrouvrit un instant les yeux, la vit, remercia Dieu de lui avoir permis cette vision, et expira dans ses bras…

Pieuse invention de leur part, bien sûr. Je crois pourtant qu'ils ont vu juste, non pas quant à la vérité historique – ils n'en avaient cure – mais quant à la vérité poétique. Les troubadours chantaient une « réjouissance » toujours différée, précieuse à cause de cela et digne d'être chantée. S'il s'avérait que l'un d'entre eux, par une faveur spéciale venue d'en-haut, l'avait atteinte tout de même, ce ne pouvait avoir été qu'au moment de sa mort – et au-delà de la mer.

Je veux imaginer Jaufré Rudel face à la mer, les yeux tournés vers l'Orient. A lonely shore. The edge of sea. Il y a là-bas quelqu'un dont on lui a dit grand bien. Il chante ce qu'il aime. Il aime ce qu'il ne verra pas : « Que nul homme ne s'émerveille de moi / si j'aime ce que jamais je ne verrai / car dans le cœur je n'ai pas d'autre amour / sinon de cela que jamais je ne vis… » A-t-il réellement pris la mer comme le dit sa vida et comme semble l'attester la chanson de Marcabru ? Nous n'avons pas de certitude. Mais s'il est bien l'auteur des chants qui circulent sous son nom, il savait qu'au bout du voyage, il y avait la fin de son poème – et la fin de sa vie. La « fin » aux deux sens du mot : il poétisait, il vivait, à cette fin. Comme le héros du film de Chris Marker, ce dont il n'avait cessé d'entretenir en lui la vision intérieure était l'instant de sa propre mort. Au-delà de la jetée. Au delà de la mer.

9

RoTor

9

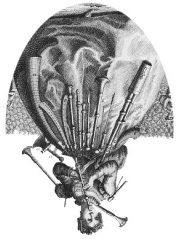
migrants
avec

Patrick Beurard-Valdoye
extraits de *Gadjo-Migrandt*, à paraître chez Flammarion/poésie en janvier 2014

Jennifer K. Dick
Diane Glancy
Dominique Casajus

Alun Williams
on the run

traduction du texte de Diane Glancy par Béatrice Machet
traductions des autres textes par Jennifer K. Dick & Anne Kawala



fanzine à périodicité variable téléchargeable et imprimable de chez-soi
co-édité par Anne Kawala, Esther Salmona, Sarah Tritz
RoTor 9 (mars 2013) - http://rotor.as.rotor.free.fr/rotor9.html

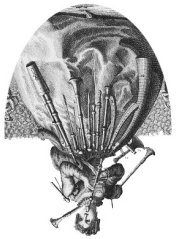
migrants
with

Alun Williams
on the run

Patrick Beurard-Valdoye
extracts from *Gadjo-Migrandt* published in january 2014 by Flammarion/poésie

Jennifer K. Dick
Diane Glancy
Dominique Casajus

translation of Diane Glancy's text by Béatrice Machet
the other translations by Jennifer K. Dick & Anne Kawala



fanzine with variable periodicity downloadable and printalbe at home
co-directed by Anne Kawala, Esther Salmona, Sarah Tritz
RoTor 9 (march 2013) - http://rotor.as.rotor.free.fr/rotor9.html